Cahiers Paul Claudel

13

Lettres de Paul Claudel à Élisabeth Sainte-Marie Perrin et à Audrey Parr

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les Cahiers Paul Claudel *sont publiés avec le concours de la Société Paul Claudel, sous la direction d'Henri Claudel, de Robert Mallet et de Michel Malicet.*

Extrait de la publication

Ces deux correspondances s'étendent sur une période de trente-cinq ans, de 1905 à 1940, et se font quasiment suite : la première, celle que Claudel échange avec Élisabeth Sainte-Marie Perrin, commencée en 1905, s'arrête à la mort de celle-ci en 1926, la seconde, avec Audrey Parr, commencée en 1919, s'interrompt, elle aussi, avec la mort de la destinataire en 1940. Comme il est naturel, nous avons adopté l'ordre chronologique dans la présentation de ces lettres, suivant ainsi les péripéties de la vie du poète depuis son mariage jusqu'aux premières années de sa retraite.

Une question se pose inévitablement à la lecture successive de ces deux correspondances : est-ce bien le même homme qui écrit à Élisabeth et à Margotine? Ici, mieux que partout ailleurs, on voit à quel point c'est le destinataire qui façonne l'épistolier et comment chez le même personnage peuvent se voiler ou scintiller différentes facettes qu'on pourrait penser contradictoires. Non que l'une soit moins intéressante que l'autre, car elles sont complémentaires : l'une révèle un Claudel peu connu, un homme affectueux qui entretient une correspondance d'ordre souvent familial avec une belle-sœur qu'il « aime tendrement », qui l'admire, mais qui l'oblige à garder un certain ton, à respecter une certaine atmosphère : celle d'une famille bourgeoise et surtout chrétienne, du début du siècle, d'un catholicisme strict – bourgeoisie d'ailleurs éclairée, sensible aux arts –, avec une ouverture du côté de la création littéraire, mais une création dont René Bazin – le père d'Élisabeth – est le modèle pour nous un peu étouffant et aca-

démique : cela nous vaudra de la part d'Élisabeth, outre une foule de renseignements sur la vie des deux familles (et en particulier sur certaines péripéties du mariage de Paul), des commentaires d'ordre plutôt moral sur L'Annonce *ou* L'Otage, *un grand intérêt porté au théâtre religieux et même, retour des choses inattendu pour l'habituel convertisseur, de petits sermons adressés à Paul, sur le choix de son témoin de mariage, sur sa charité ou sur sa tendance au quiétisme! Claudel n'aura donc pas à intervenir sur ce plan, sauf dans la seule lettre un peu intime qu'il lui adressera vers la fin de cet échange, pour l'encourager à une rupture et lui vanter l'efficacité de la prière que viennent de lui confirmer les deux carmélites de Hué.*

En face des cinquante lettres raisonnables et amicales adressées en vingt ans à Élisabeth, les cent cinquante, souvent très longues, adressées à Audrey Parr pendant le même nombre d'années, apparaissent comme un véritable jaillissement, l'épanouissement d'un sentiment impossible à taire, l'explosion d'une fantaisie trop souvent bridée. Ce ne sont plus seulement des réponses, *comme c'est le cas le plus souvent avec Élisabeth, c'est un Claudel jubilant et parfois déchaîné qui prend la plume pour exécuter un véritable feu d'artifice épistolaire où tous les genres et tous les tons sont mêlés; c'est d'abord le leitmotiv d'une nouvelle flamme que l'humour ne réussit pas à dissimuler : combien de « Je vous aime! » ambigus, combien de poèmes et de déclarations voisines du poème (lettres 29, 122, etc.) que ne corrigent pas des formules finales comme « Je vous pince jusqu'au sang! » (lettre 111) ou « Je vous embrasse, mais c'est pour vous mordre! » (lettre 112), parodie racinienne qu'on n'imagine pas adressée à la raisonnable Élisabeth. C'est ensuite une sorte de plaisir de conspirateurs, comme si tous deux, Paul et Margotine, avaient découvert le secret de se retrouver au royaume de l'art et de la fantaisie, là où jeux de langue (« Êtes-vous crevée, Margotine? Pourquoi que vous ne donnez pas de vos nouvelles? » – lettre 30), jeux de mots, projets cocasses (la pêche à la baleine... – lettre 6), rêveries et réalisations artistiques (de* Sainte Geneviève *à* Jeanne d'Arc*) deviennent la seule justification et le seul plaisir de l'existence. Et le style même*

Extrait de la publication

de ces lettres, si différent de celui qu'il adopte avec Élisabeth, nous révèle le poète inspiré, tout à la joie d'explorer et de transcrire, enfin, sans retenue, son monde intérieur. Car à Margotine, on peut tout dire.

Mais quelle flamme, aussi, quelle vivacité, quelles couleurs dans les trois seules lettres d'elle que Claudel a oublié de détruire – comme il faisait en général de sa correspondance féminine. Et comment douter qu'elle n'ait prêté certains de ses traits à Prouhèze, quand on peut lire ces propos écrits le lendemain de son second mariage : « ... et Margotine avec son petit fond diabolique prépare dans cette cuisine que doit être son âme Dieu sait quelles préparations sournoises et insidieuses comme des machines infernales à longue échéance et Dieu sait quand tout éclatera ni comment ni quand! » (lettre 128). Si la première correspondance est d'ordre familial et demeure dans le domaine des événements quotidiens – littéraires ou autres –, celle-ci est toute pétillante de la vie de l'artiste et du créateur, si occupé de son œuvre (exagérément et égoïstement, comme il le reconnaît lui-même à propos de ses exigences concernant Le Festin de la Sagesse*), et si possédé, avec la fée Margotine, par la fantaisie, qu'il en néglige pour une fois de trop se livrer à ses habituelles recommandations religieuses : le seul élément frappant à ce sujet étant son extrême générosité, quand il demande à son amie d'offrir à des communautés qu'il lui désigne l'argent qu'elle lui doit (ce sont de grosses sommes) pour l'achat de livres ou de costumes japonais – à moins qu'il ne faille voir là une tentative de purification!*

Deux Claudel, donc, dans ces deux correspondances. Deux Claudel? Il y en a mille, et l'on n'est pas prêt encore de cerner le phénomène!

M.M.

Extrait de la publication

Lettres de Paul Claudel à Élisabeth Sainte-Marie Perrin

TEXTE ÉTABLI
PAR MICHEL MALICET,
PRÉSENTÉ
PAR MARLÈNE SAINTE-MARIE PERRIN,
ANNOTÉ
PAR MICHEL MALICET
ET MARLÈNE SAINTE-MARIE PERRIN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Élisabeth Sainte-Marie Perrin
née René Bazin.
Au Lac Majeur 28 avril 1908.
(Photo collection
Monsieur et Madame Sainte-Marie Perrin)

Extrait de la publication

Il est inutile de présenter ici Claudel. Aussi insisterons-nous seulement plus loin sur les péripéties peu connues de l'époque de son mariage et nous bornerons-nous ensuite à suivre de lettre en lettre les étapes d'une existence prodigieusement occupée. En revanche, il nous a semblé indispensable de tracer le portrait de sa correspondante et d'évoquer l'univers religieux, politique, intellectuel de la famille où entre Claudel en épousant Reine Sainte-Marie Perrin. On verra qu'en dépit des méfiances et des légers désaccords du début, cette famille a su très vite lui faire une place avec une chaleur, une fidélité à l'homme et une attention à l'œuvre, qui ne se sont jamais démenties.

Élisabeth Sainte-Marie Perrin est une jeune femme de vingt-sept ans, elle a dix ans de moins que le poète lorsque commence cet échange de lettres. Bien qu'intermittent et soumis à des demandes réitérées de sa part, ce lien épistolaire ne prendra fin qu'avec sa mort prématurée en décembre 1926.

Élisabeth est fort différente des autres correspondantes de Claudel et l'on pourrait penser qu'il s'est senti obligé d'entretenir cet échange avec elle, ceci pour deux raisons :

Tout d'abord parce qu'elle est sa belle-sœur : elle a épousé le 7 janvier 1901 Antoine Sainte-Marie Perrin, l'un des deux frères de Reine, la femme de Claudel. Aussi ces lettres sont-elles avant tout des lettres familiales où l'on prend des nouvelles de chacun (beau-père, neveux, beaux-frères et belles-sœurs) et où l'on voit Élisabeth rendre des services (installation du ménage, jeux, livres

Extrait de la publication

pour les enfants, hospitalité, ouverture du château d'Hostel avant la saison).

Peut-être Claudel pense-t-il aussi qu'une relation privilégiée avec Élisabeth peut être utile pour sa carrière littéraire et pour réunir des voix en vue d'une élection à l'Académie. En effet, elle est la fille aînée de René Bazin, la fille « précieuse et préférée » [1] du grand écrivain catholique d'alors qui se partage les faveurs du public avec Maurice Barrès et qui est l'un des grands personnages de la vie littéraire et des salons.

Les allusions à René Bazin sont nombreuses (sa santé, ses voyages, une invitation à la première de *L'Otage,* des remerciements pour un article, une recommandation pour Bremond par l'intermédiaire d'Élisabeth).

Bien souvent chez Claudel une correspondance suivie a pour but de convertir son destinataire et ce désir de conquête excite le zèle de l'écrivain. Ici, évidemment, il n'y a pas lieu de convertir; bien au contraire, c'est elle qui, par exemple, le taxe de quiétisme et lui demande de remettre un peu d'équilibre et de charité dans sa foi.

Cet échange de lettres ne serait pas loin du pensum (pour le poète) si l'on songe qu'Élisabeth se pique d'écrire aussi bien des nouvelles que des articles de critique littéraire et qu'elle entend bien discuter « métier » avec son beau-frère, quand elle ne se mêle pas de politique; là-dessus elle a des idées bien arrêtées : plus « ultra » que lui, elle encourage, par exemple, à briser les grèves par l'action civique (1920) [2], soutient la cause irlandaise et la politique de Poincaré; ce qui nous vaudra par contraste un hymne au socialisme bien inattendu dans la bouche de son correspondant! Si très vite elle reconnaît le génie du poète, elle n'en perd pas pour autant son sens critique et ne passe pas sous silence, dans son article du 15 février 1914 de la *Revue des Deux Mondes,* « M. Paul Claudel », ses petits désaccords sur *L'Annonce* (« j'avoue que ce drame me paraîtrait plus poignant s'il ne met-

1. Voir Tony Catta, *Un Romancier de la vraie France : René Bazin,* Calmann-Lévy, 1936, p. 178.
2. Voir lettre 44, n. 2.

tait en action que le conflit naturel »). Et lorsqu'il s'agit du couple tel qu'il apparaît dans l'œuvre déjà publiée et jouée, elle sait aussi nuancer son avis d'un peu de malice : « La femme sert, l'homme agit. La femme aime, l'homme comprend. Ce n'est guère une thèse féministe. Pourtant, dans l'apparent abaissement féminin il y a une revanche mystérieuse et mystique. »

Élisabeth serait-elle un « hideux bas-bleu » qui pérore et se mêle d'avoir un avis sur tout, gagnée de surcroît aux idées féministes, mais dont la double qualité de belle-sœur et de fille d'écrivains célèbres réussit à tempérer les élans de fuite que pourrait éprouver Claudel? Il n'en est rien. Il la qualifie de « charmante », « aimable ». Elle est même « un gentil camarade » confie-t-il à Antoine et nous sentons sous ce vocable la complicité tendre et moqueuse qu'il accorde parfois à la femme lorsque l'amitié prend un tour masculin [1]. Plus profondément, dans une des dernières lettres qu'il lui ait écrites, il reconnaît enfin ce qui les unit tout au long de ces lettres, sans que rien jusque-là ne soit vraiment dit : « La chose qui vous a attirée en moi, c'est comme le disent à la fois S. Jean et Pascal, " un roseau agité par le vent " » (lettre 51), c'est-à-dire l'être humain aux prises avec ses défaillances, les difficultés de la vie et les exigences de sa foi... Angoissant combat qu'ils connaissent l'un et l'autre.

D'une foi profonde et très cultivée, Élisabeth a été l'élève des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame (plus connue sous le nom de couvent des Oiseaux), célèbres pour l'éducation donnée aux jeunes filles qui leur étaient confiées. Une éducation où la fine intelligence et la culture tenaient une grande place. Bachelière, lettrée, elle a ensuite séjourné deux ans dans un collège anglais, ce qui était très rare à l'époque pour une jeune fille. Ces années d'études exceptionnelles ont fait d'Élisabeth cette

1. Beaucoup plus tard, dans une lettre du 11 février 1935 à Mauriac, Claudel redira son affection pour Élisabeth, parlant de « René Bazin, père de ma belle-sœur, Élisabeth Sainte-Marie Perrin que j'aimais tendrement » (*Paul Claudel-François Mauriac, Correspondance,* Minard, 1988, p. 65). – Dans la Notice nécrologique que lui consacre la *Revue des Deux Mondes* le 15 février 1927, on dira d'elle qu'elle était jolie, souriante, savait recevoir et n'avait rien d'un bas-bleu, malgré ses études un peu austères...

femme curieuse de tout, intellectuelle sans sécheresse et portée par goût vers les choses ardues, raisonnant avec finesse, capable d'un jugement sûr, comme en témoigne la fin de l'article cité plus haut : « L'idée de l'ordre humain dans l'œuvre de M. Claudel [...] est curieuse à constater. Au moment où M. Bergson fait dépasser sur le chemin de la connaissance la raison par l'intuition et où M. Chesterton, ce brillant philosophe anglais, sous les paradoxes dont il scandalise sa patrie, recherche le plan idéal de l'homme, ces trois philosophies convergent. » Claudel a-t-il apprécié cette docte classification ?

Mais pour Élisabeth, le goût d'écrire, de lire, de fréquenter les milieux littéraires dont la renommée de son père lui ouvre l'accès, ne doit pas l'éloigner des obligations qui étaient à son époque celles d'une femme mariée. Elle tient sa maison et, selon bien des témoignages, excelle à recevoir. Son beau-père reconnaît tout cela quand il déclare dans le « Livre d'Hostel » [1] : « Un fourré au chocolat s'élabore par les mains d'Élisabeth, aussi habile à la pâte qu'à la plume. » Mariée, elle suit son mari à Lyon, mais s'échappe parfois pour faire quelques séjours parisiens, sachant

1. Le « Livre d'Hostel » : sorte de livre de raison ou de journal où le chef de famille, en l'occurrence principalement Louis Jean Sainte-Marie Perrin, consigne les principaux événements familiaux. Nous aurons souvent l'occasion de recourir à ce document conservé parmi les descendants de L.J. Sainte-Marie Perrin mais dont le microfilm figure dans les archives Paul Claudel.

Hostel est le nom d'un château sis sur le territoire de la commune de Belmont (près de Virieu-le-Grand, dans le Bugey, département de l'Ain) et situé sur une butte (« mollard » dans le parler local) qui domine un magnifique paysage. Ce château a été acheté par Tony et Louise Desjardins, les parents de Reine Amélie (femme de Louis Jean Sainte-Marie Perrin), à Mme Pochet de Lauzières le 6 décembre 1862. À la mort de son beau-père en 1883, bien que les deux familles (Desjardins, Sainte-Marie Perrin) aient cohabité, Louis Jean, de par son âge et sa personnalité, s'est trouvé consacré comme le patriarche d'Hostel, son beau-frère Paul étant beaucoup plus jeune. Hostel n'est donc pas la propriété des seuls Sainte-Marie Perrin. Louis Jean a reçu sa part du château en héritant de sa femme Reine Amélie morte le 12 mars 1895.

Les Claudel y ont fait de nombreux séjours comme tous les autres membres de la famille et le poète y a trouvé le décor de la *Cantate à trois voix*. Mais après la mort de son beau-père, en 1917, Claudel éprouvant le besoin d'habiter sous son propre toit et soucieux d'éviter des problèmes d'indivision, après une longue recherche à laquelle participe Antoine, finit par acheter en 1927 le château de Brangues, d'ailleurs situé dans la même région.

combien cette atmosphère littéraire est propre à l'émulation, au travail. Elle essaie de décider son mari à quitter Lyon, sans y parvenir car Antoine se plaît à seconder son père, à recevoir quelques commandes personnelles que lui procurent ses relations. Il n'a guère le tempérament à s'ouvrir un chemin par lui-même, à devenir un architecte de renom à Paris, au Canada ou en Chine, comme le lui propose son beau-frère Paul. Certes, il partage la soif de voyages de sa femme comme il partage ses curiosités intellectuelles et artistiques, et il s'intéresse de très près à ce qu'elle écrit. Mais cela ne suffit pas à Élisabeth qui, un peu découragée, se disperse : les lettres de Claudel lui sont alors utiles pour oublier la monotonie de la vie provinciale qui, semble-t-il, lui pèse, bien qu'elle ait décrit avec finesse le caractère lyonnais et certains quartiers de la ville dans deux ou trois textes. Ces lettres sont pour elle un aiguillon bien nécessaire pour mener jusqu'au bout ses projets d'articles et de nouvelles. Car beaucoup ne dépasseront pas l'état de projet. Et pourtant son talent est la fierté de son père, son beau-frère le lui reconnaît, Milhaud l'estime, lui demande la traduction de trois poèmes de Tagore et lui dédie une mélodie, « Chanson d'automne », sur un poème de Claudel; de grands journaux comme *Le Temps, La Croix, Les Débats,* ou des revues comme la *Revue hebdomadaire,* la *Revue des Deux Mondes, L'Illustration, Le Correspondant* lui sont ouverts, souvent pour une collaboration régulière.

La vie de femme mariée, la vie familiale passent avant tout. Elle sait être gaie, agréable à tous, croque adultes et enfants avec talent et malice, conte des histoires aux tout-petits (par exemple, celle du gland et de la citrouille), transforme la cueillette des prunes en une partie de plaisir. Intuitive, elle devine chacun, initie les plus grands au théâtre (Racine aussi bien que Tristan Bernard), et c'est elle qui dirige les répétitions. Bonne marcheuse comme tous ceux qui l'entourent, mais aussi bonne cycliste, elle aime le grand air, les séjours à Hostel et lance volontiers des invitations à ses amis parisiens. Après dîner elle organise des jeux ou s'amuse à des surprises comme le jour où, déguisée en

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Cahiers Paul Claudel

Ces deux correspondances s'étendent sur une période de trente-cinq ans, de 1905 à 1940, et se font quasiment suite : la première, celle que Claudel échange avec Elisabeth Sainte-Marie Perrin, commencée en 1905, s'arrête à la mort de celle-ci, en 1926 ; la seconde, avec Audrey Parr, commencée en 1919, s'interrompt, elle aussi, avec la mort de la destinataire, en 1940.

Une question se pose inévitablement à la lecture successive de ces deux correspondances : est-ce bien le même homme qui écrit à Elisabeth et à Margotine ? Ici, mieux que partout ailleurs, on voit à quel point c'est le destinataire qui façonne l'épistolier et comment chez le même personnage peuvent se voiler ou scintiller différentes facettes qu'on pourrait penser contradictoires. Non que l'une soit moins intéressante que l'autre, car elles sont complémentaires. La première révèle un Claudel peu connu, un homme affectueux qui entretient une correspondance d'ordre souvent familial avec une belle-sœur qu'il « aime tendrement », qui l'admire, mais qui l'oblige à respecter une certaine atmosphère, celle d'une famille bourgeoise et surtout chrétienne. En revanche, les lettres à Audrey Parr, à la « fée » Margotine, nous présentent un Claudel jubilant et parfois déchaîné qui prend la plume pour exécuter un véritable feu d'artifice épistolaire où tous les genres et tous les tons sont mêlés : comme si tous deux, Paul et Margotine, avaient découvert le secret de se retrouver au royaume de l'art et de la fantaisie.

Deux Claudel, donc, dans ces deux correspondances.–Deux Claudel ? Il y en a mille, et l'on n'est pas prêt encore de cerner le phénomène !

Pour les lettres de Paul Claudel à Elisabeth Sainte-Marie Perrin : texte établi par Michel Malicet, présenté par Marlène Sainte-Marie Perrin, annoté par Michel Malicet et Marlène Sainte-Marie Perrin.

Pour les lettres de Paul Claudel à Audrey Parr : texte établi, présenté et annoté par Michel Lioure.

9 782070 718504

90-V-A 71850 ISBN 2-07-071850-6 210 FF tc

Extrait de la publication